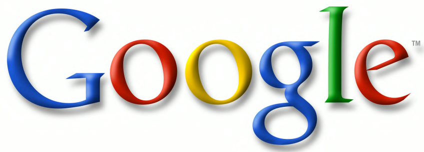

Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LE
FAUX SAVANT,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES.

Par Mr. DU VAURE.

Représentée par les Comédiens François de la Cour, sur le nouveau Théâtre de S. A. Electorale de Saxe, à Dresde.



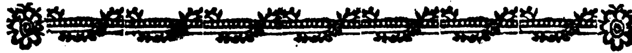
A MARSEILLE,

Chez JEAN MOSSY, Imprimeur du Roi, & de la Marine; & Libraire, au Parc.



M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & permission.

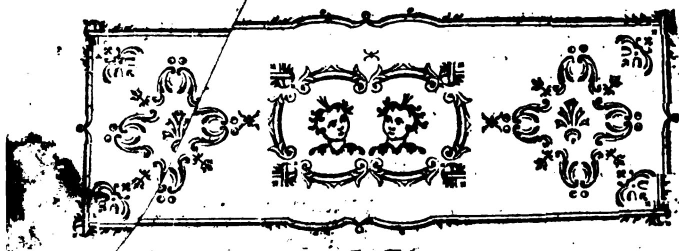


ACTEURS.

DORIMAN, Pere de Lucile.
LUCILE, Fille de Doriman.
POLIMATTE.
LISIDOR, Amant de Lucile.
ARAMINTE, Sœur de Doriman.
TIMANTONI, Maître de Langue Italienne.
LISETTE, Femme de Chambre d'Araminte.
FORTUNE', Valet de Polimatte.
LA FLEUR, Laquais de Doriman.
PLUSIEURS DOMESTIQUES de suite.



La Sceme est à Paris dans la Maison de Doriman.



LE FAUX SAVANT, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, *seule toute éplorée.*

NOn, je n'en puis revenir ; quelle surprise, justes Dieux ! à quelle extrêmité me vois-je réduite? Ah ! Doriman, ne vous montrerez-vous jamais mon pere que par votre autorité ! Raisons, prieres, larmes, rien n'a pu vous fléchir... Mille projets confus viennent s'offrir à mon esprit, aucun ne me détermine... Tantôt, amante tendre & désespérée, je n'écoute que ma passion, tantôt, victime des bienféances, je ne veux suivre que mon devoir. Que puis-je donc résoudre? Ciel ! est-il un combat plus cruel que celui de l'amour & de la vertu ? Dois-je...

SCENE II.

LUCILE, TIMANTONI.

TIMANTONI, *mal vêtu, il conserve la prononciation Italienne.*

SErvitour très-houmble, Mademiselle ; je vous

prie de m'excouser, si je viens un po piou tard qu'à l'ordinario, ma j'ai depoüis avant-hier trois nouveaux Accoliers, un Milord, una vieilla Duchessa & son joune peroquet à qui j'ai l'honnour d'apprendre aussi l'Italian. Allons commençons votre leçon; *parliamo Italiano. Vossignoria ha radotto...*

LUCILE.

Ah Monsieur Timantoni, je ne suis point en état de prendre ma leçon; vous me voyez accablée par les réflexions les plus tristes...

TIMANTONI.

Vous, Mademiselle! des réflexions à votre âge, & tristes encor! *Brulaté, Signora, Brulaté.*

LUCILE.

Je parle très-sérieusement, mon pere est de retour.

TIMANTONI.

O caro padron!... Lou seroit-il arrivé quelque accidenté?

LUCILE.

Non, mais je touche au moment qui va me rendre la plus malheureuse personne du monde.

TIMANTONI.

Comment?

LUCILE.

(bas à part.) Le danger est pressant, parlons. *(haut.)* Il veut me forcer d'épouser un homme que je hais à la mort.

TIMANTONI.

Grandes dispositions à devenir sa femme!

LUCILE.

Puissai-je plutôt rester fille toute ma vie.

TIMANTONI.

Rester fille! y pensez-vous? *cara Signora.* Quel est donc lou digracié mortel qui vous oblige à faire oun vœu si difficile à remplir?

LUCILE.

C'est Monsieur Polimatte, ai-je tort?

TIMANTONI.

Oui, Mademiselle, avec votre permissione, vous avez tort, & très-grand tort, vous ne devez point être si fachée: Mousou Polimatte n'est point grand, ma sa petite taille lui sied bien: il a, avec oune phisionomie d'esprit, un air jovial; bien mis, &

pouli, quoique savant, toujours occupé avec des Livres, quelquefois à la Cour, souvent à la Campagne; c'est un demi vouvage, vous serez piou heureuse que vous ne pensez.

LUCILE.

Que vais-je devenir ! Quel coup pour un amant dont je suis si tendrement aimée.

TIMANTONI.

Ah, ah ! vous avez le cou pris ! votre haine, ni votre chagrin ne me sourprennent piou, cela est dans l'ordre.

LUCILE.

Voudriez-vous, mon cher Monsieur Timantoni, me rendre un service essentiel, dont je conserverai un éternel souvenir ?

TIMANTONI.

Volontiers, je m'estimerai trop heuroux de vous être outile; *son servitor mq di core signorina* : ordonnez. Quel est stou servitcio ?

LUCILE.

Je ne puis m'adresser qu'à vous; je le fais avec confiance : vous m'avez toujours paru si bon, si obligeant...

TIMANTONI.

Je souis ravi de faire plaisir quand je lou pouis, & sur-tout aux personnes que j'estime & que je respecte autant que vous, Mademiselle.

LUCILE.

Voici une occasion de me prouver votre zele; vous savez que Monsieur Palimatte loge ici, il s'y est rendu le maître; tous les Domestiques dépendent de lui; vous connoissez la contrainte où je suis. Le temps presse, oserois-je vous prier d'avertir le Comte Lisidor...

TIMANTONI.

(*Bas à part.* L'aventure est plaisante, je le connois; (*haut.*) Comment diantre, Mademiselle, me prenez-vous per un Maître à chanter, ou à danser ? Si je voulois les imiter; vous me verriez aussi bien équipé que la plupart de stou Messieurs; j'aurois de biaux habits, montre, tabatiere, canne à pomme d'or; pout-être j'aurois aussi

k.. k.. k.. (*) la petite chaise. Ma je ne me mêle que d'enseigner l'Italian.

LUCILE.

Monsieur...

TIMANTONI.

Il ne sera jamais dit dans le monde que Franchischino Timantoni se soit amousé à oun commerce équivoque. Entendez-vous, Mademiselle ! S'adresser à moi, à moi ! me croire capable.... Je suis dans une colere.... attaquer ma répoutation....

LUCILE.

Ne vous fâchez point, Monsieur ; écoutez-moi.

TIMANTONI.

Dans notre race de pere en fils, nous ne sommes pas partagés des biens de la Fortoune à la vérité, ma en échange nous possédons l'honnour, la probité, le désintéressement, ce sont des vertous de famille.

LUCILE.

Ah ! je n'en doute pas.

TIMANTONI.

N'ai-je pas refousé, il y a houit jours, deux étouis d'oro de la fille d'oun Banquier per rendre simplement oun billet à oun Mousquetaire ; & oun gros Caissier ne vouloit-il pas me donner cinquante louiggi, per loui faciliter oune entrevoue avec la femme d'oun Financier qui étoit aussi mon accolière ; ma tout l'or dou Pérou ne me rendroit pas corrouptible.

LUCILE.

Je le crois ce que j'ai à vous proposer est different...

TIMANTONI.

Non, je n'écoute rien ; c'est Mousou Polimatte à qui je dois l'avantage honourable de vous enseigner, il me procoure tous les jours des accoliers, & je pourrois le trahir ! quel cour assez ingrat, assez bas. Oh, oh, oh ! il y auroit consciensa...

LUCILE.

Mais je vous promets une récompense si solide...

(*) C'est un lazzi de l'Acteur.

TIMANTONI.

Promeſſes, promeſſes inoutiles. J'ai une morale incourrouptible, vous dis-je.

LUCILE, *lui preſentant une montre.*

Acceptez, je vous prie, cette montre d'or.

TIMANTONI.

Eſt-elle à répétition?

LUCILE.

Oui, Monſieur, ces ſortes de préſens ne ſe refuſent pas.

TIMANTONI, *prenant la montre.*

(Bas.) Je n'ai garde. *(haut.)* Que les Dames perſouadent aiſément; je ne la prends que per me trouver piou aſſidou à votre houre.

LUCILE.

J'en ſuis convaincue. Courez vîte chez Liſidor...

TIMANTONI.

Ma vous ne ſongez pas...

LUCILE.

Laiſſons à part votre délicateſſe, je l'acheterai tout ce qu'elle peut valoir.

TIMANTONI.

C'eſt beaucoup.

LUCILE.

Apprenez-lui que mon pere, à peine arrivé de la Campagne, m'a déclaré le bizarre deſſein qu'il a formé, qu'il me l'a annoncé d'un air abſolu, que furieux de ma réſiſtance, il m'a quittée, & ne m'a donné qu'une heure pour me déterminer. Si le Comte m'aime; qu'il agiſſe, qu'il parle, qu'il ſe déclare...

TIMANTONI.

Signora ſi.

LUCILE.

Paſſez enſuite chez ma tante Araminte; dites-lui que je la conjure de tout employer auprès de mon pere pour le diſſuader, je ſuis certaine qu'elle lui parlera en ma faveur; elle hait Polimatte, connoît tout le frivole de ſon eſprit, & m'a dit cent fois que ſes intrigues & ſa vanité lui tenoient lieu de mérite.

TIMANTONI.

Si Signora.

LUCILE.

Que Lisidor sur-tout fasse agir ses amis, que mon pere soit accablé de sollicitations.

TIMANTONI.

Vous aimez fourieusement stou jourie homme.

LUCILE.

Ne mérite-t-il pas bien de l'être ?

TIMANTONI.

Oui vraiment, il a l'air nobile, la jamba bien faite, beau, il me rassemble oun pou de visage. Il a été mon accolier; & malgré sa naissance & la profession des armes, il coultive les Sciences & les beaux Arts. Votre choix ne pout être blâmé; *lasciaté fara mi*; Je vais de ce pas chez lui; s'il n'y étoit pas, je l'oui lesserai oune lettre qui l'informera de tout.

LUCILE.

Que ne devrai-je point à vos soins ?

TIMANTONI.

Vous y pouvez compter sourement; ce n'est pas per votre montre; ma, je vois dans votre amour una delicatessa, una franchisa & una vivacita qui me gagnent l'ou cor; & per commencer à vous prouver mon zele, souivez cet avis; paroissez soumise à la volonté de Monsiour Doriman; faites piou, témoignez de la tendresse à Polimatte.

LUCILE.

Moi, affecter de la tendresse pour lui ? Je n'ai point l'art de masquer mes sentimens, je suis née sincere.

TIMANTONI.

Per pou que vous lui fassiez bonne mine, son amour propre fera le reste; allons dissimoulez un pou; cela ne coûte rien aux Dames.

LUCILE.

Quand je pourrois m'y résoudre, à quoi cela abouiroit-il ?

TIMANTONI.

A tout; vos démarches ne seront point examinées; on ne se méfiera pas de vous, & nous serons à portée de prendre des misoures.

LUCILE.

Je me rends, je suivrai vos conseils; allez donc,

courez

courez, volez, chez Lisidor, & chez Araminte, & que j'aie sur le champ de vos nouvelles.

TIMANTONI, *en s'en allant.*

Basta ; Cousi, subitò, subitò. Voilà ouna liçon bien prousitable. *Oh Natoura ! Natoura !*

LUCILE.

Je ne sais quel heureux pressentiment me flatte contre toute apparence ! J'entends mon pere.

SCENE III.

DORIMAN, LUCILE.

DORIMAN.

HE bien, Mademoiselle, quelle est votre résolution ? la mienne est prise comme vous le savez.

LUCILE.

Mon pere...

DORIMAN.

Quoi mon pere ? Vous n'êtes pas déterminée ? Vous avez entendu mes ordres ; & je ne manquerai pas de moyens pour les faire suivre.

LUCILE.

Ils seront inutiles, mon pere.

DORIMAN.

Inutiles, comment vous avez la hardiesse...

LUCILE.

Oui, votre autorité ne vous est plus nécessaire, mes réflexions m'ont changée, je ne m'écarterai jamais de mon devoir.

DORIMAN.

Je voudrois bien voir le contraire. Ah ! si vous compreniez l'excès du mérite de M. Polimatte...

LUCILE.

J'en connois toute l'étendue.

DORIMAN.

Cela ne se peut pas, il n'y a qu'à moi qu'elle ne peut échapper ; préparez-vous à lui faire un accueil digne de lui.

LUCILE.

Je le recevrai le mieux qu'il me sera possible.

DORIMAN.

En ce cas je veux bien oublier mes ſujets de plaintes là-deſſus, je vous pardonne.

LUCILE.

Quelle bonté !

DORIMAN.

Vous en ſentirez toujours les effets, quand vous ſerez ſoumiſe à mes volontés; allez, je ſuis content de vous.

SCENE IV.

DORIMAN, *ſeul.*

VOilà ce que produit une bonne éducation; grace à mon autorité employée à propos, tous mes déſirs ſont comblés. J'aime ma fille, & je ne puis mieux la convaincre de ma tendreſſe qu'en l'aſſociant au deſtin du plus ſpirituel, du plus ſavant, du plus parfait des hommes; ſuis-je mauvais pere ? Tant que mes enfans ſuivront mes ordres, je ne leur ferai aucune violence.... Mais que me veut ma ſœur ? elle tranche du bel-eſprit, & ſa jalouſie contre Polimatte lui fait rabaiſſer les talens de ce grand génie toutes les fois qu'elle en trouve l'occaſion.

SCENE V.

DORIMAN, ARAMINTE.

ARAMINTE.

NOn, non, Monſieur Timantoni; ce mariage ne ce fera point; il faudroit que mon frere fût le plus imbécile.... Le plus.... Ah ! Vous voilà Doriman ! Soyez le bien revenu, vous vous êtes toujours bien porté ?

DORIMAN.

Fort bien à votre ſervice : votre ſanté me paroît bonne auſſi.

ARAMINTE.

Très-bonne ; votre ſéjour à la Campagne a été long ; vous devez vous y être bien ennuyé ?

DORIMAN.

Peut-on s'ennuyer un ſeul inſtant où eſt Monſieur Polimatté ; quelles reſſources n'a-t-on pas avec un homme ſi admirable ? C'eſt une Bibliotheque vivante. Il parle de tout en maître ; il raiſonne de tout ; il ſait tout.

ARAMINTE.

Permettez-moi de n'être pas de votre ſentiment : eh mon frere, ſi la vie d'un homme ſuffit à peine pour approfondir un art ou une ſcience, devez-vous croire qu'il y ait quelqu'un qui les poſſede toutes ?

DORIMAN.

Je crois ce que je vois ; c'eſt un génie privilégié ; il eſt univerſel, vous dis-je : toutes les ſciences ſemblent être nées avec lui ; c'eſt le Roi des Beaux-Eſprits.

ARAMINTE.

Quelle prévention !

DORIMAN.

Prévention ! n'en eſt-ce pas une horrible de ne pas penſer comme moi de l'Auteur illuſtre de tant d'ouvrages différens. C'eſt un grand homme ! il me dédie des livres. Son commerce m'inſtruit, ſa converſation eſt remplie de bons mots, légere, délicate, amuſante, enjouée ; il eſt fort aimable, contre la coutume de la plupart des ſavans qui apprennent tout excepté l'art de plaire. Plus je l'approfondis, plus je le trouve au-deſſus de ſa réputation.

ARAMINTE.

Sa réputation n'eſt pas ſi bien établie que vous le penſez. J'ai entendu dire à une infinité de perſonnes éclairées dont il eſt fort connu, qu'il court ſans ceſſe après l'eſprit ; qu'il eſt captieux dans ſes raiſonnemens, recherché, précieux même dans ſes expreſſions, bizarre dans ſes idées ? ils ſoutiennent

qu'il sepàre des pensées d'autrui ; qu'il a plus de manege que de science ; ils veulent que sa présomption, & ses airs suffisans soient une preuve certaine de son ignorance.

DORIMAN.

Ces gens, & tous ceux qui raisonnent comme eux, sont eux-mêmes des ignorans, des envieux, des extravagans.

ARAMINTE.

Pourrois-je obtenir d'être écoutée sans emportement.

DORIMAN.

Peut-on de sang froid entendre appliquer à un si galant homme, le portrait d'un pédant?

ARAMINTE.

Ne vous y trompez pas ; la pédanterie est plus souvent attachée à l'esprit qu'à la profession ; le monde, je dis même le grand monde en a autant que le College ; & ce nom me semble dû à ceux qui, décidant toujours avec autorité, prennent l'air des maîtres dans les conservations ; gens d'un esprit singulier & satyrique, rien ne leur plaît ; ils donnent leur goût pour regle ; ils se croient les seuls dispensateurs de la gloire ; ennorgueillis d'une teinture superficielle & de quelques termes de l'art, ils prétendent passer pour universels ; ils sont en liaison avec les savans les plus célebres ; ils connoissent, il est vrai, les noms de tous les Auteurs, la matiere qu'ils ont traitée, les bonnes éditions, le titre de tous les Livres ; mais ils ignorent ce qu'ils contiennent, ou s'ils en savent une partie, ils en font un si mauvais usage, qu'on doit, ce me semble, préferer une ignorance modeste & aimable à un savoir orgueilleux & malin.

DORIMAN.

On ne doit point appeller de vos décisions, une savante telle que vous...

ARAMINTE.

Je serois fâchée qu'on m'accusât de vouloir le paroître ; c'est un titre que l'usage interdit à mon sexe ; mais ce même usage ne m'ordonne point d'apprécier plus qu'il ne faut un homme très-médiocre.

DORIMAN.

Allons, ferme, courage, Madame le bel-esprit.

ARAMINTE.

De grace point d'injure.

DORIMAN.

Voyons à qui vous accorderiez votre estime.

ARAMINTE.

» Je l'accorderois à celui dont le savoir seroit » utile à sa Patrie : qui ne s'en serviroit que pour » guider & instruire de bonne foi ceux qui au» roient recours à lui ; qui auroit encore plus étu» dié le monde & ses usages que les livres ; qui ne » se prévaudroit point de sa science, & n'employe» roit jamais ses talens à nuire ; qui auroit le cœur » droit, le commerce aimable, & simple ; ce doit » être là, l'ambition du vrai sage, & le but de » ses études, votre homme est le contraste de ce » portrait glorieux, médisant, satyrique, méchant, » envieux, méprisant...

DORIMAN.

Savez-vous bien, Madame, qu'il ne me convient pas d'entendre aussi parler de quelqu'un qui doit être mon gendre.

ARAMINTE.

Votre gendre ?

DORIMAN.

Il le sera dès demain.

ARAMINTE.

Cela ne se peut pas.

DORIMAN.

Non ?

ARAMINTE.

Non ; vraiment son alliance ne vous convient en aucune maniere ; & sans parler des autres avantages que vous devez chercher dans l'époux de ma niéce, songez que le bien de celui-ci...

DORIMAN.

Ah, c'est où je vous attendois ! comme j'ai toujours pensé que les riches étoient moins heureux par le bien qu'ils ont, que par celui qu'ils peuvent faire, je n'ai jamais senti le prix des richesses si vivement que dans cette occasion.

ARAMINTE.

Ce sentiment est noble, mais il perd bien de

son prix par la personne à qui vous l'appliquez.

DORIMAN.

Brisons là-dessus. Il a ma parole, rien ne peut m'ébranler.

ARAMINTE.

Quel entêtement. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire ; vous savez que j'aime ma niéce, & que je n'ai d'autre dessein que celui de la faire mon héritiere.

DORIMAN.

Eh bien !

ARAMINTE.

Vous ne devez plus compter sur ma succession.

DORIMAN.

Et pourquoi ?

ARAMINTE.

Je ne veux point en un mot qu'un gendre si peu estimable la partage.

DORIMAN.

Madame...

ARAMINTE.

Et je me remarierai, s'il le faut, pour vous en ôter l'espérance. *(à part en s'en allant.)* Allons préparer notre stratagême.



SCENE VI.

DORIMAN, *seul.*

QUel acharnement ! La calomnie & l'envie s'armeront-elles toujours contre le mérite & la vertu ? Pour éviter des nouvelles persécutions (car elle pourroit tourner l'esprit de ma fille) retournons à la Campagne, j'y serai plus paisible. Lucile ; Lucile ?



SCENE VII.

DORIMAN, LUCILE.

LUCILE.

Mon pere ?

DORIMAN.

J'avois oublié de vous dire qu'il faut vous préparer à aller demain à la Campagne.

LUCILE, *à part.*

Juste-Ciel, qu'entends-je ?

DORIMAN.

Nous y terminerons votre mariage avec plus de tranquilité.... Ah, c'est vous M. Timantoni ? que n'entrez-vous ?

SCENE VIII.

DORIMAN, LUCILE, TIMANTONI.

TIMANTONI.

Je vous croyois en affaires, Mousou, & la discrétion que je dois à oun Signor aussi respectable....

DORIMAN.

Voilà qui est fini.

TIMANTONI.

Je souis sourpris très-agréablement de vous voir de retour en bonna santé.

DORIMAN.

Fort bonne.

TIMANTONI.

Au moins, Mousou, j'ai été fort assidou, Mademiselle n'a pas perdou son temps; souhaitez-vous que je lui donne sa liçon en votre présence; vous verrez...

DORIMAN.

Non, ma fille n'en prendra point, nous partons

demain pour la Campagne, & à la veille d'un départ, on a des arrangemens.

TIMANTONI.

Elle ne prend point de liçon. (*bas.*) Ce n'est pas là mon compte. (*bas à Lucile.*) J'ai à vous parler. (*à part.*) Je ne sais qu'imaginer. (*à Doriman.*) Pourrai-je avoir l'honnour de voir M. Polimatte.

DORIMAN.

Il n'est pas revenu.

TIMANTONI.

J'en souis fâché, je voudrois qu'il soit céans.

DORIMAN.

Pourquoi?

TIMANTONI.

Per ouna question très-importante.

DORIMAN.

De science sans doute.

TIMANTONI.

C'est ouna question fort singouliere.

DORIMAN.

Vous n'aurez qu'à revenir.

TIMANTONI.

Il faut que je reste, sa décision est nécessaire: je l'attendrai ici si vous lou trouvez bon.

DORIMAN.

Vous êtes le maître. (*à Lucile.*) Ne perdez point de temps, donnez les ordres pour notre départ.

TIMANTONI.

Avec votre permission, Mousou: Mademiselle, ayant beaucoup d'esprit & oun grand ousage du monde, ainsi que vous, Mousou, je souis bien-aise, en attendant Mousou Polimatte de savoir aussi votre sentiment à l'oune & à l'autre; voici lou fait. Je sors de chez oun de mes accoliers (*à Lucile bas.*) de chez M. Lisidor, (*haut.*) où il y avoit bonne & nombreuse compagnie, (*bas à Lucile.*) je l'ai trouvé seul, (*haut.*) On a mis la conversation sur le retour qu'exigeoit la reconnoissance: écoutez bien Mademiselle, la reconnoissance. On soupposé que quelqu'oun eût les piou essentielles obligations à oun homme, comme de l'avoir par sa borsa mis à son aise. (*bas.*) Il m'a donné

donné la sienne. (*haut.*) l'avoir par son crédit & par ses soins tiré de prison. (*à part.*) Je pourrois bien y aller si tout ceci étoit découvert. (*haut.*) Avoir exposé sa vie per loui & autres cas semblables. On demande si celouj qui a reçout tant de plaisir, pout sans se deshonorer, être médiatour de ses amours; les favoriser; loui faciliter les moyens de voir sa maitresse; loui dire en présence de surveillans, qu'elle verra son amant; qu'elle le verra, tendre, fidele, prêt à tout entreprendre. (*bas à Lucile.*) Avez-vous compris, Signora, prêt à tout entreprendre! voulez-vous que je repete?

LUCILE.

Il n'en est pas besoin, j'ai tout compris à merveille.

TIMANTONI.

Bon, marque de grand jugement! après donc plusiours discours fort animés entre oun vioux Commandour, & oun joune Colonel, ils ont fait ouna gajoura de deux cens louiggi doro; lou Commandour soutient ces démarches, pou convenables à la probité, lou Militaire pretend lou contraire L'Assemblée a été si partagée, qu'ils s'en sont remis tous les doux à la décision de l'illoustre Monsou Polimatte; & ils m'ont prié de la loui venir demander.

DORIMAN.

Ils ne pouvoient pas mieux s'adresser.

TIMANTONI.

C'est de quoi tout le monde convient. Quel est votre sentiment là-dessus, Mademiselle? (*à Doriman.*) Je demande en premier lieu l'avis de Mlle; Perché, je le demande? Perché? Il faut qu'une jonne personne s'accoutume à prendre son parti d'elle-même dans les circonstances aussi délicates; (*à Lucile.*) ainsi que pensez-vous?

LUCILE.

Je crois que le motif doit justifier les demarches de cet ami, le faire perséverer, agir vivement

TIMANTONI.

Oh ché brava Signora ! & vous, Monſou, qu'en dites-vous !

DORIMAN.

J'imaginerois l'honneur un peu bleſſé. Mais vous-même, quel eſt votre ſentiment ?

TIMANTONI.

Le mien a été ſans contredit celui de Mademiſelle & dou Coûlonel. Je hais ſi fort l'ingratitoude qu'il y a oune perſonne dans le monde per qui je pouſſerois les choſes piou loin : à l'exemple de ce Romain, je lui cederois ma femme, s'il en étoit amoureux.

DORIMAN.

Ce ne ſeroit peut-être pas là un ſervice d'ami ; (*à Lucile.*) allez.

TIMANTONI.

Mademiſelle, n'oubliez pas ce que je vous ai appris : per cet effet, tradouiſez, liſez, rappellez-vous mes liçons, & ſur-tout la derniere.

LUCILE.

Je ne négligerai pas vos avis.

SCENE IX.

DORIMAN, TIMANTONI.

TIMANTONI.

C'Eſt lou moyen de faire dou progrès. Qui n'avance pas en bien de choſes, recoule : n'eſt-il pas véritable, Monſou ?

DORIMAN.

Oui, rien de plus vrai.

TIMANTONI.

Vous voyez, Monſou, mon attention à remplir mon petit devoir : il faut toujours s'aquitter avec diſtinction des choſes qu'on nous confie.

DORIMAN.

Je ſai à quoi m'en tenir ; auſſi à notre retour, vous commencerez à enſeigner mon fils ainé.

TIMANTONI.

Mon zele per lui ſera égal, perſouadé qu'il me

contentera aussi bien que Mademiselle : ma à propos de Monsou votre fils, avez-vous remplacé son préceptour ?

DORIMAN.

Non pas encor : en connoîtriez - vous quelqu'un capable ?

TIMANTONI.

Oui, Monsou, j'en sai oun; si par bonheur il n'étoit pas placé; car trois ou quatre Seigneurs le sollicitent ? c'est oun excellent sujet; il a piou d'un talent; il seroit très - outile à Mademiselle votre fille.

DORIMAN.

A ma fille ! Il ne s'agit point...

TIMANTONI.

Je vous demande pardon, je confondois.

DORIMAN.

Informez-vous-en sans perdre de temps, vous me ferez plaisir.

TIMANTONI.

Attendant l'arrivée de Monsou Polimatte, je vais passer chez notre homme ; s'il n'est pas placé, je vous l'enverai : il vous ravira, vous sourprendra.

DORIMAN.

Je souhaite qu'il convienne à notre illustre ami; j'ai quelques ordres à donner. Allez au plûtot.

TIMANTONI.

J'y vais de ce pas, je vous joure.

DORIMAN.

Hem ! hem.! assurez-le que je lui ferai des conditions si avantageuses qu'il me donnera la préférence.

TIMANTONI.

C'est oun virtuoso qui n'agit comme moi, que per honnour & point dou tout per intérêt.

DORIMAN.

N'importe, chacun doit vivre de ses talens.

(*Il sort.*)

TIMANTONI, *seul.*

Oui, c'est fort bien dit, chacun doit vivre de ses talens : allons mettre les nôtres en ousage per servir nos doux amans... je crois voir le valet de M. Polimatte, sondons adroitement ses dispositions per son Maître; il peut nous être outile.

SCENE X.

TIMANTONI, FORTUNÉ, *chargé d'une Sphére, d'un Astrolabe, d'une Lunette d'approche, Cartes, &c. qu'il pose sur la table.*

TIMANTONI.

AH c'est vous, Monsou Fortouné, qu'apportez-vous là ? vous êtes bien essouflé ?

FORTUNÉ.

On le seroit à moins, je porte le monde entier sur mes épaules.

TIMANTONI.

Ah, je vois ce que c'est !

FORTUNÉ.

J'avois peur de trouver mon Maître de retour, j'ai fait diligence ; il ne me donne pas un moment de repos : depuis notre arrivée, j'ai couru la moitié de la Ville ; il m'a chargé de vingt commissions ; à peine peine ai-je pu sabler une bouteille de vin tout seul : je n'ai pas seulement eu le temps de voir l'objet de ma tendresse. Mon Maître connoît tout Paris, ouf !

TIMANTONI.

C'est un Illoustre fort estimé, oun Savant dou premier ordre, qui a beaucoup de puissans amis, il vous fera parvenir.

FORTUNÉ.

En effet, je m'en apperçois depuis que je suis à son service ; il a changé mon nom ; au lieu de Normand, il m'a baptisé Fortuné ; voilà, je crois, la seule preuve de crédit que j'aurai de lui.

TIMANTONI.

Votre condition chez un pareil Maître, doit être un poste bien brillant.

FORTUNÉ.

Je voudrois que quelque curieux en eût envie : savez-vous bien, Signor Timantoni, que vous voyez en moi, son Laquais, son Intendant, son Va-

let-de-chambre, son Cuisinier, son Sécretaire & son Lecteur ?

TIMANTONI

Avec tant d'emplois, votre fortoune sera bientôt faite.

FORTUNÉ.

Effectivement, je suis Laquais sans gages ; Intendant sans régie ; Valet-de-chambre sans profit ; Cuisinier sans provisions ; Sécretaire sans tour de bâton, & Lecteur de mauvais Ouvrages.

TIMANTONI.

De mauvais Ouvrages !

FORTUNÉ.

Oui, ce sont les siens qu'il me fait lire. Oh, que je me repens bien d'avoir quitté le Maître que je servois au Mans ! il vouloit me faire de robe ; je serois à l'heure qu'il est, Sergent ou Greffier ; peut-être je serois parvenu jusques au rang distingué de Procureur ! j'ai toujours eû de bonnes inclinations : je me verrois dans le chemin de la fortune, & depuis deux ans que je sers celui-ci, je suis encore à toucher le premier mois de mes gages.

TIMANTONI.

Vous me sourprenez.

FORTUNÉ.

Vous ne connoissez pas mon Maître, il est savant, c'est tout dire ; il ressemble à tous les autre. Ces Messieurs font-ils mal dans leurs affaires ? ils ne sauroient payer. Sont-ils riches ? ils sont avares : mais je n'en serai plus la dupe, & si je sers encor un Auteur, il faudra qu'il me donne un bon répondant.

TIMANTONI.

Comment ?

FORTUNÉ.

Oui, une caution pour mes gages.

TIMANTONI.

Cela est de fort bon sens ; (*à part.*) Je crois qu'il ne sera pas impossible de le mettre dans nos intérêts.

FORTUNÉ.

J'aurois déjà quitté celui-ci sans la facilité qu'il me donne à voir une fille que j'adore.

TIMANTONI.

Une fille aimable sans doute, car un vainquor

tel que vous, fait per son choix seul l'apologie de sa conquête.

FORTUNÉ.

Aimable! Pouf... vous êtes à cent piques de sa juste valeur; c'est une taille d'Impératrice; des yeux de Reine; un nez de Princesse; une bouche de Marquise; une gorge de Grisette; une jambe & un pied de Danseuse.

TIMANTONI.

Voilà un portrait bien noble.

FORTUNÉ.

Et ragoutant, n'est-ce pas? mais son esprit est encore plus parfait que sa figure; elle parle de tout; elle lit les Livres nouveaux; elle fait quelquefois de petites chansons très-jolies; elle sait fort bien jouer la Comédie; elle raille avec finesse les Sots qui s'en font accroire; elle ne parle mal de personne, pas même de ses Maîtres; & quoiqu'elle ait autant d'esprit qu'on en puisse avoir; quand nous sommes tête à tête, elle n'en a pas plus que moi.

TIMANTONI.

C'est là lou véritable; pout-on vous demander lou nom de sta personna charmante?

FORTUNÉ.

Je vous ai dit que mon Maître me facilitoit les moyens de la voir; c'est la Suivante de Madame Araminte; nous allons chez sa Maitresse; sa Maitresse vient ici; cela forme un cours de visites agréables qui me dédommage des désagrémens de ma servitude.

TIMANTONI.

Quoi, c'est Lisette? cette graciouse personne.

FORTUNÉ.

Elle-même.

TIMANTONI.

Ah! malhouroux Fortuné!

FORTUNÉ.

Qu'y-a-t-il donc?

TIMANTONI.

Vous êtes perdou.

FORTUNÉ.

Eh pourquoi?

TIMANTONI.

Il n'y a plous de Lisette pour vous.

FORTUNÉ.

Ah la perfide, l'ingratte, la coquette!

TIMANTONI.

Que vous a-t-elle fait?

FORTUNÉ.

Je n'en sais rien: c'est vous qui me dites que je la perds.

TIMANTONI.

Apprenez l'obstacle invincible qui vous sépare de sta pauverra Lisette: Madame Araminte sa Maitresse ne sauroit souffrir Monsou Polimatte; tout ce qui loui appartient loui déplait; elle défendra à sa souivante de vous parler, de vous voir; ah Pauveretto!

FORTUNÉ.

Eh que faudroit-il faire pour empêcher tout cela?

TIMANTONI.

Trahir votre Maître.

FORTUNÉ.

Que le Diable l'emporte, s'il veut! qu'est-ce que cela me fait à moi?

TIMANTONI.

Et vous sérez sour en le trahissant douna bona récompense.

FORTUNÉ.

Ce n'est pas là la question; je le trahirai pour rien, & la recompense sera pardessus le marché.

TIMANTONI, *à part.*

Il est à nous. *(haut.)* Voici lou fait. Madadame Araminte s'interesse per oun Comte, bien Gentilhomme, de mes amis nommé Lisidor qui est amouroux de Mademiselle Loucile.

FORTUNÉ.

Elle fait fort bien.

TIMANTONI.

Monsou Doriman entêté de ton Maître louy vout donner sa fille.

FORTUNÉ.

Il fait fort mal.

TIMANTONI.

Il s'agit, per rompre stou mariage, de trouver quelque expédient; ma per agir avec piou de sou-

reté, il faut que tou sois des nôtres.

FORTUNÉ.

Il est vrai que je puis vous aider beaucoup.

TIMANTONI.

Pouvons-nous compter sur toi ?

FORTUNÉ.

Oui. Je suis tout à vous, pourvû que Lisette soit à moi.

TIMANTONI, *d'un air important.*

Je te la donne.

FORTUNÉ.

Est-ce vous qui donnez aussi la récompense.

TIMANTONI.

Non, c'est Mousou Lisidor.

FORTUNÉ.

Ah, tant mieux; car vous auriez l'air de la garder pour vous. Allons que faut-il faire pour tromper le généreux Polimatte ?

TIMANTONI.

Avertir Mademiselle Loucile que tou es dans nos intérêts; louy dire qu'elle imagine quelque stratagême per non point partir. (Car son pere veut la mener en Campagne dès ce soir.) Qu'elle feigne des coliques, des migraines...... des vapours... là... quelqu'ounes de ces maladies qui obéissent aux Dames. Dis louy aussi que sous quelque figoure que paroisse son amant, elle ne témoigne point oune sourprise qui pourroit la trahir.

FORTUNÉ.

Ce sera mon premier soin.

TIMANTONI.

S'il faut porter des lettres, rendre les réponses...

FORTUNÉ.

Oui, en faire même, je suis votre homme; mais à propos de porter des lettres, vous me paroissez pour le moins aussi habile à ce métier-là que moi.

TIMANTONI.

Je ne serai pas toujours à portée d'être outile à ces jounes gens; & toi, tou demoure dans la maison; tou nous tiendra sour les avis.

FORTUNÉ.

Je vous entens, je serai comme troupe légere & auxiliaire.

TIMANTONI.

TIMANTONI.

Sois-nous fidele, tou feras houroux : je vais avertir Madame Araminte, que tou es entré dans notre parti, & qu'elle se prépare à t'accorder Lisette : va t'acquiter de la Commission, que je t'ai donnée per Loucile ; & sois sour de ton mariage avec ta belle Maîtresse.

FORTUNÉ.

Oui, oui, Monsieur le Maître de Langue, j'y cours ; mais soyez sûr, vous, que vous ne montrerez jamais l'Italien à ma femme, ni à mes filles.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, *seule.*

OUi, la resolution en est prise : je veux servir mon frere malgré lui-même : ma niece m'est trop chere pour que je néglige rien de ce qui peut faire sa félicité... Approchez, Lisette ? que vous voilà brillante !

SCENE II.

ARAMINTE, LISETTE, *vêtue superbement en Femme de Qualité.*

LISETTE.

VOus m'avez ordonné de l'être, Madame : mais je suis moins sensible au plaisir de vous paroître telle, qu'à celui de vous obéir.

un jeune homme, riche, aimable, & de condition?

FORTUNÉ.

Qu'est-ce que ces beaux habits ont de commun avec cela?

LISETTE.

Je suis une jeune Veuve de Province.

FORTUNÉ.

Je te croyois fille!

LISETTE.

L'animal.

FORTUNÉ.

Allons, c'est la même chose.

ARAMINTE.

Elle a soixante mille livres de rentes.

FORTUNÉ.

Cela n'est pas mauvais.

LISETTE.

Et je suis amoureuse de Polimatte.

FORTUNÉ.

Ah, Coquine!

LISETTE.

Laisse-moi donc achever: je lui offre ma main.

FORTUNÉ.

Je n'écoute plus rien: comment donc, c'est sur moi que tout cela tombe? oh, je vais y mettre bon ordre.

LISETTE.

Que vas-tu faire?

FORTUNÉ.

Avertir Monsieur Doriman de tout, afin que mon Maître épouse la niece de Madame: va, infidelle, tu attendras du moins qu'il soit veuf pour l'épouser lui.

ARAMINTE.

Ne vois-tu pas que c'est un stratagême pour tromper Polimatte? il est vain & très-intéressé; il faut en convaincre mon frere, lui faire voir que ton Maître n'a pour lui qu'une fausse amitié: nous aurons peut-être d'autres moyens pour le dissuader de sa science: si nous venons à bout de ces deux choses, Lisidor obtient Lucile dès ce soir. Je vais chez moi, attendre le succès de tout ceci.

SCENE IV.

LISETTE, FORTUNÉ.

LISETTE.

ME croyois-tu capable d'aimer ton Maître tout de bon ?

FORTUNÉ.

Ce ne sera donc qu'une feinte?

LISETTE.

Vraiment non, tu vois que tout ceci n'a que l'ombre de l'infidélité.

FORTUNÉ.

Ah, ma chere Lisette, je tremble : l'ombre de l'infidélité se réalise, en passant par l'esprit d'une femme.

LISETTE.

Je te conseille de moraliser : c'est bien à un homme de *ton* état que tant de délicatesse est permise.

FORTUNÉ.

Future moitié de moi-même, je vous avertis que je suis très-chatouilleux sur l'article de l'honneur.

LISETTE.

Tes craintes avec moi seroient mal fondées.

FORTUNÉ.

Que je pense là-dessus en petit Bourgeois.

LISETTE.

Va, va, je t'aimerai trop pour te tromper.

FORTUNÉ.

Paroles charmantes... geste amoureux... *(il lui baise la main.)* Main aimable !

LISETTE.

Allons finis donc... petit badin...

FORTUNÉ.

Plus je te vois, & plus je sens... Ta parure augmentant encore tes charmes... J'ai là une émotion... le contentement... la joie... un desir violent... minois friand ! *(Il veut la baiser.)* Que je t'embrasse !

LISETTE.

Petit Bourgeois, vous vous émancipez.

FORTUNÉ.

Pardon, Madame la Comtesse...

LISETTE.

Ne perds point de temps, tâche de m'introduire dans le cabinet de Mademoiselle Lucile.

FORTUNÉ.

Ne serois-tu pas mieux dans le mien ?

LISETTE.

Et d'abord que Polimatte sera seul tu m'annonceras.

FORTUNÉ.

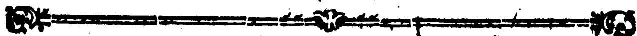
Joli emploi. Je t'écouterai au moins, je verrai tout.

LISETTE.

Va, tu ne serois pas le premier jaloux que l'on auroit attrapé en sa présence.

FORTUNÉ, *en conduisant Lisette.*

Cela est fort heureux. Bonnes dispositions !



SCENE V.

TIMANTONI, *seul bien vêtu.*

NOtre Préceptour sera içi dans oune hora, je viens en avertir Monsou Doriman. Le Signor Lisidor m'a gratifié de cet habit ; je l'ai accepté per lui faire plaisir. Mes accoliers no marchanderont plou avec moi : l'aquipage donne dou poids au mérite ; quand je songe que trois années de peines & de soins ne m'auroient pas valou ce que je viens de gagner en oun quart d'hora d'ambassade amoureuse : je ne m'étonne piou si tant d'honnêtes gens font ce métier : il est fort bon, tout-à-fait loucratif : Je me repens de ne m'en être pas mêlé plutôt ; je tâcherai de réparer le temps perdou ; & d'abord que je serai riche, je redeviendrai honnête homme. Les houmains se donneroient tout entiers à la virtou, si elle étoit recompensée ; je leur pardonne presque de s'en éloigner lorsqu'elle ne condouit pas à la fortoune.



SCENE VI.

TIMANTONI, FORTUNÉ.

FORTUNÉ.

MOnsieur demande-t-il quelqu'un ici ? Comment diantre je ne verrai que des Métamorphoses.

TIMANTONI, *fièrement.*

Tiens mon ami, voilà cinquante pistoles que je te donne de la part de Monsou Lisidor.

FORTUNÉ.

Ne vous a-t-il donné que cela ?

TIMANTONI.

Non, en conscience.

FORTUNÉ.

Fouillez-vous ?

TIMANTONI.

Je souis exact.

FORTUNÉ.

Mais savez-vous bien que vous voilà déguisé à merveille.

TIMANTONI.

Ce n'est point oun déguisement, c'est ouna paroura ; j'avois tantôt mon habit de Campagne. Madame la Comtesse est-elle ici ?

FORTUNÉ.

Je viens de la conduire dans la chambre de Lucile... Mais voici Monsieur Doriman.

SCENE VII.

DORIMAN, TIMANTONI, FORTUNÉ.

DORIMAN.

OU as-tu laissé ton Maître ?

FORTUNÉ.

Chez son Libraire.

DORIMAN.

Ah ! Monsieur Timantoni...

TIMANTONI.

Monsou, j'ai trouvé notre joune homme ; je loui

ai proposé d'être lou Préceptour de Monsou votre fils. Quoi, a-t-il dit, du fils de Monsou Doriman, de ce Gentilhomme dont tout le monde dit tant de choses avantageuses. J'accepte lou parti, j'infouse ma science à toute sa famille.

DORIMAN.

Que je vous ai d'obligation ! qu'il vienne donc je l'attends.

TIMANTONI.

Vous l'allez voir bientôt ici en bonne & nombrouse Compagnie.

DORIMAN.

Quoi ?

TIMANTONI.

Il ameine avec loui la Grece, Rome, l'Egypte, l'Arabia....

DORIMAN.

Où veut-il que je loge tout cela ?

TIMANTONI.

Monsou, c'est sa Bibliotheque.

DORIMAN.

Ah ! Je vous entends. Faites-le venir, je vous prie.

TIMANTONI.

Je vais le chercher : je souhaite qu'il soit du goût de Monsou Polimatte.

DORIMAN.

Je brûle d'impatience de lui voir examiner ; car il n'est rien que M. Polimatte ignore.

TIMANTONI.

Et notre Préceptour sait tout.

FORTUNÉ.

Voilà un homme unique.

TIMANTONI.

Il entend les langues, la Philosophia, l'Architectoura, la scoultoura, la mousique, la peintoura ; il sera ici dans demi-houra. *(Il sort.)*

DORIMAN.

Quand il ne posséderoit que le demi-quart de ces sciences, ce seroit encore un homme très-profond.

FORTUNÉ.

Il ne lui manque plus, que de savoir l'Arithmétique & l'Orthographe comme moi... mais voici mon Maître.

SCENE

SCENE VIII.

DORIMAN, POLIMATTE, FORTUNÉ.

DORIMAN.

AH mon cher ami!

POLIMATTE, *apperçevant Dorimân.*

Perſécutions en pure perte, la Cour, la Ville, les Etrangers attendront... laiſſez-moi.

DORIMAN, *allant voir à qui il parle.*

Qu'eſt-ce!

POLIMATTE.

Il part, que je ſuis ſoulagé!

DORIMAN.

A qui en avez-vous?

POLIMATTE.

Il y a des inſtants, où je voudrois être le plus ignoré, & le plus ignorant des mortels.

DORIMAN.

Pourquoi cela?

POLIMATTE.

Argante, le tenace Argante...

DORIMAN.

Eh bien, Argante?

POLIMATTE.

Me rencontrer, me prier, me preſſer, m'obſéder, a été même choſe; il veut me graver malgré moi. Quel acharnement!

FORTUNÉ, *à part.*

Voilà ce que diſent tous ceux qui ſe font graver eux-mêmes; j'ai envie auſſi de me faire graver, ma figure eſt aſſez curieuſe, pour...

DORIMAN.

Vous devez cette ſatisfaction à vos amis; vous la devez au Public avide de voir votre portrait à la tête de vos Ouvrages.

POLIMATTE.

Je ne ſuis point aſſez décidé...

DORIMAN.

Quelle modeſtie! c'eſt un homme comme vous qu'il faut tranſmettre à la poſtérité; & non pas un nombre infini des gens à talens médiocres, dont les anti-chambres ſont tapiſſées.

FORTUNÉ.

C'eſt donc Jupiter qui a tort.

POLIMATTE.

Portez-y mon alambic, mes outils; préparez le fourneau; nettoyez le creuſet... J'ai une expérience chymique à faire qui exercera furieuſement les Phyſiciens.

DORIMAN.

Je crois vous avoir entendu parler...

POLIMATTE.

Oui, vous fûtes témoin d'une converſation avec un Juriſconſulte qui hors les loix, ſe pique de tout ſavoir, & qui ne ſait rien. A propos de Juriſconſulte, je gratifierai bientôt le Palais d'une traduction en vers François du Code & du Digeſte, pour la commodité des Magiſtrats, & des Avocats qui n'entendent pas le Latin, dont le nombre augmente journellement.

DORIMAN.

Vous avez toujours des idées admirables, ce travail ſera très-utile. Eſt-il bien avancé ?

POLIMATTE.

Il eſt preſque fini, je n'ai plus qu'environ ſoixante mille vers. Si j'ai été forcé à la longueur dans cet ouvrage, je ſuis très-laconique dans un autre en proſe qui eſt ſous preſſe. C'eſt l'éloge & le nom des Médecins qui n'ont pas tué leurs malades. Cette brochure ne contient que deux pages.

DORIMAN.

Fort bien ! fort bien !

POLIMATTE, *à Fortuné.*

Montez cet Aſtrolabe, cette Sphere, ce Globe céleſte, & mes grandes lunettes d'approche, au belveder.

FORTUNÉ.

Je ne ſais pas où il faut...

POLIMATTE.

Quoi, toujours plus ténébreux ! depuis que vous êtes à moi, votre eſprit ne ſe développe pas.

FORTUNÉ.

Au contraire, Monſieur, vous vous ſervez ſouvent de certains mots qui m'embrouillent.

POLIMATTE.

C'eſt un Automate.

FORTUNÉ.

Celui-là, par exemple, je ne l'entends pas; mais je me doute bien que c'eſt une injure.

DORIMAN.

Automate... Automate... Tenez mon enfant... Automate... C'eſt une Machine... qui ſe remue dans les animaux, par de reſſorts... comme une montre... Ah, les tourbillons!... la matiere ſubtile... produiſent de beaux effets... Nous ſavons un peu la Philoſophie de Deſcartes.

POLIMATTE.

Savez-vous bien que vous devenez habile...

DORIMAN.

Je m'en apperçois, graces à vos converſations.

POLIMATTE.

Voulez-vous vous rendre profond? ayez des fréquens entretiens avec moi; quand je vous aurai expliqué Ariſtote & malebranche, vous comprendrez des choſes... des choſes qui... Ah! des choſes incompréhenſibles.

DORIMAN.

Voyons, par exemple...

POLIMATTE.

Avec votre permiſſion remettons cela à une autre fois. (*à Fortuné.*) Belveder eſt un mot analogue à lui-même: c'eſt le donjon que j'ai fait conſtruire au plus haut de l'hotel pour mes obſervations aſtronomiques. Entendez-vous?

FORTUNÉ.

Je comprends à l'heure qu'il eſt.

POLIMATTE.

Non, non, laiſſez cela: faites les commiſſions du dehors: on ne ſauroit penſer à tout; j'ai promis à Damon de lui faire débiter cent ſouſcriptions de ſon hiſtoire: dites-lui de me les envoyer.

DORIMAN.

N'eſt-ce pas cet Officier qui vient quelquefois ici.

POLIMATTE.

Oui.

DORIMAN.

Quel jugement portez-vous de ſon Livre?

POLIMATTE.

Il écrit comme il combat; s'il m'en croyoit, il feroit de ſes écrits ce que les Grecs firent de Troye.

DORIMAN.

L'érudition coule de ſource chez vous : ce que les Grecs firent de Troye !.. Où eſt cette Troye dont on parle tant.

POLIMATTE.

Troye eſt... ou elle étoit... dans l'Afrique.

DORIMAN.

Dans l'Afrique ! En quel endroit s'il vous plaît ?

POLIMATTE.

En quel endroit .. en quel lieu .. elle étoit où eſt maintenant Conſtantinople.

DORIMAN.

On s'inſtruit toujours avec vous.

POLIMATTE, *à Fortuné.*

Tout de ſuite vous irez ſur le Quai, vous direz à Robert que quelque preſſé qu'il ſoit, je ne puis corriger ſes Cartes & ſon Livre de Géographie, de deux mois : allez, expédiez.

FORTUNÉ, *en s'en allant.*

Allons plutôt épier le moment d'introduire Liſette.

(*Il ſort.*)

DORIMAN.

A propos nous repartons inceſſamment pour la Campagne ; j'ai fait réflexion que vous ſeriez accablé de viſites de complimens.

POLIMATTE.

Tenons mon mariage ſecret pour quelques jours.

DORIMAN.

Il n'eſt plus temps, il me faiſoit trop de plaiſir pour le taire.

POLIMATTE.

Tant pis. (*bas.*) Sa famille pourra s'y oppoſer. (*haut.*) Eh bien partons ; cela m'épargera la lecture d'un nombre infini d'Epitalames qui vont me pleuvoir de tous côtés. Je vous laiſſe aller ſeul chez le dépoſitaire de la foi publique : en vous attendant, je travaillerai à quelques Diſſertations pour toutes les Académies de l'Univers, ou plutôt je finirai une Ode qui doit remporter le prix aux Jeux Floraux que me demande un Gentilhomme Gaſcon.



SCENE IX.

POLIMATTE, *seul.*

JE m'abandonne tout entier au parti que l'on me propose, n'est-ce pas s'y livrer avec trop de précipitation ? Ce mariage est avantageux, mais est-ce le meilleur que je puisse faire ? Puisque Doriman, ce génie borné, a lui-même assez de connoissance pour m'acheter d'une partie de son bien ; que ne dois-je point attendre d'un esprit plus éclairé que le sien ? D'ailleurs, j'apperçois dans Lucile une indifférence.... J'entrevois même un éloignement....

SCENE X.

POLIMATTE, FORTUNÉ.

FORTUNÉ.

OUf, (*à part en arrivant.*) Chienne de commission ? Il faut pourtant la faire ; (*haut.*) Monsieur, Madame la Vicomtesse de Kerbadin demande à vous voir.

POLIMATTE.

Madame la Vicomtesse de Kerbadin ! je ne connois personne de ce nom-là.

FORTUNÉ.

C'est une jeune Dame fort jolie, qui a un Carrosse des plus beaux, avec quantité de Laquais.

POLIMATTE.

Beaucoup d'honneur... Je vais au-devant d'elle.

FORTUNÉ.

Il n'est pas nécessaire, la voilà...

POLIMATTE.

Retire-toi.

FORTUNÉ.

Monsieur, je ne suis pas de trop.

POLIMATTE.

M'obéira-t-on ?

FORTUNÉ, *en s'en allant.*

Jarnie !

SCENE XI.

POLIMATTE, LISETTE, *en femme de qualité, suivie de plusieurs Laquais, & un Ecuyer lui donnant la main.*

LISETTE.

VOus serez peut-être étonné de ma visite, Monsieur. Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous.

POLIMATTE.

Madame la surprise est honorablement flatteuse.

LISETTE, *fait signe à ses gens de sortir.*

Je suis Bretonne, très-vive (ma démarche vous le prouve) femme de Condition (mes manieres le persuadent) alliée à tout ce qu'il y a de mieux dans ce Pays (tout le monde le sait) sage, quoique libre, jeune & jolie, (il n'y a qu'une voix là-dessus) fort riche Dieu merci ; je possede l'art de me bien mettre ; j'invente les modes (personne ne me le conteste) mon commerce est aimable, mon goût délicat, mon esprit cultivé (vous en jugerez) j'ai de la politesse, de l'enjouement, de la vivacité, des graces, tout cela m'est naturel ; mais on ne doit jamais faire son éloge soi-même ; aussi je me garde de parler de tant d'avantages.

POLIMATTE.

Madame...

LISETTE.

L'esprit & la science ont des charmes si puissans pour moi, qu'impatiente d'être en liaison avec vous, Monsieur, je franchis les usages pour avoir quelques instans plutôt ce plaisir. Mon premier soin en arrivant de ma Province a été de m'informer où vous étiez. Je vous préfere au jeu, aux spectacles, aux promenades, & à des visites de bienséance.

POLIMATTE.

Madame...

LISETTE.

LISETTE.

Oui, Monſieur vos Ouvrages m'ont fait concevoir de vous une ſi haute idée, qu'ils ont occaſionné mon voyage de Paris, où je ſuis pour la premiere fois depuis deux jours. Vous n'avez jamais rien compoſé qui ne m'ait été envoyé. Je découvre dans tout ce que vous faites une ſcience... un ſtyle... des ſentimens étonnans, des expreſſions ſingulieres, qu'on n'entend point; mais c'eſt ce qui en fait le mérite.

POLIMATTE.

Quelle pénétration ! en effet, y a-t-il quelque gloire à écrire & à parler comme tout le monde? du neuf, du brillant, des idées, du diſtingué, du piquant, des ſaillies, des traits, des éclairs. On n'acquiert le ſublime de la réputation, que par-là.

LISETTE.

Je n'ai point pour les ſciences un amour ſtérile. J'ai produit pluſieurs ouvrages qui ont fait beaucoup de bruit dans l'Europe : les Mercures en ſont pleins.

POLIMATTE.

Vos lumieres ſur ceux des autres, forment un préjugé convainquant... quel genre ?

LISETTE.

Aucun en particulier; tous en général; Romans, Hiſtoriettes, Contes, Fables, Chanſons...

POLIMATTE.

S'il eſt décidé qu'un Auteur ſe peint lui-même dans ces ouvrages, par une conſéquence abſolue, vos productions doivent être la perfection même.

LISETTE.

Que d'eſprit! quel fond de politeſſe ! . . . Je réuſſis aſſez bien dans les Comédies, je les joue encore mieux que je ne les fais; c'eſt mon plaiſir dominant, & la ſeule choſe qui puiſſe me conſoler dans mon triſte état, & depuis deux ans de veuvage. . . .

POLIMATTE.

Vous êtes veuve, Madame? Depuis deux ans, à votre âge!

LISETTE.

Ah ! ne rappellons point cette idée; je tâche à

m'en distraire par des plaisirs innocens; mais le souvenir d'un époux vient toujours à la traverse; Quoique je n'aye été que deux mois avec lui, qu'il fût vieux, gouteux, & toujours malade.... C'est quelque chose de bien tyrannique que le pouvoir de l'hymen.

POLIMATTE.

Tant de charmes ne sont point faits pour être infructueusement admirés; il faut changer d'état, Madame, il faut changer d'état au plutôt.

LISETTE.

Moi, songer à me remarier!.. Ah! si vous saviez, Monsieur, les inconvéniens auxquels est exposée une jeune personne, quand elle a le malheur de perdre un époux.

POLIMATTE.

Vous pouvez le prévenir en donnant la main à un jeune-homme.

LISETTE.

A qui se fier, Monsieur? les jeunes gens aujourd'hui sont si étourdis, si dissipés, si libertins, dit-on, en ce pays... Ah, je serois trop difficile dans le choix que je pourrois faire: *je voudrois unir* les sentimens; la figure, la conduite, la politesse, l'esprit, le bon sens, à une science universelle: voyez si cet assemblage est aisé.

POLIMATTE.

Il est des plus rares; je connois pourtant un Cavalier, dans l'été de ses jours, à qui ce portrait ne ressemble pas mal.

LISETTE.

Ne me le nommez pas, Monsieur: je le connois peut-être aussi bien que vous même; mais je lui cacherai ma foiblesse; je l'aimérois trop pour l'associer à ma destinée. Seroit-ce avec soixante mille livres de rente que je pourrois faire son bonheur & celui des héritiers que je lui donnerois; on me dira que j'attends d'autres succéssions, j'ai deux sœurs mariées à la verité, mais elles sont si vives, si vives... je suis la moins fémillante de la famille.

POLIMATTE.

Soixante mille livres de rente, quel lénitif à la

douleur qu'on ne ſent point. Vous êtes adorable, on ira pour vous juſqu'à l'idolâtrie ?

LISETTE.

Et que me ſerviroient les vœux de tout l'Univers ! je ne ſerois ſenſible qu'aux tranſports d'un ſeul homme : il n'en eſt qu'un au monde qui pût flatter mon cœur & ma vanité ; mais que dis-je, ma vanité ! folle que je ſuis, il la rabaiſſeroit plutôt. Serois-je venue m'offrir de ſi loin aux fers d'un vainqueur ; non pas, non pas, Monſieur ! une paſſion naiſſante eſt aiſée à vaincre ; on n'a qu'à ne s'y point livrer, l'étourdir, la diſtraire par des paſſions oppoſées : aidez-moi vous-même à la ſurmonter : venez ſouper ce ſoir chez moi ; vous y trouverez une Compagnie choiſie dont vous ſerez l'ornement ; & ſi la converſation, par haſard, tombe ſur l'amour, ſervez-vous de tout votre eſprit pour le chaſſer du mien ; réparez, s'il ſe peut, le mal que vous m'avez fait... Ah ! j'en dis trop.

POLIMATTE.

Moi, Madame ! je ſerois aſſez heureux... (*à part.*) Je ne puis plus en douter... Mais Madame, où faut-il que je me rende, pour avoir l'honneur de ſouper avec vous ce ſoir.

LISETTE.

Je viendrai vous prendre ici tantôt, je vais en attendant, finir une affaire preſſée.

POLIMATTE.

Que les momens vont me paroître longs ! de grace, Madame terminez au plus vîte.

LISETTE.

Je ne perdrai pas un ſeul moment... Je veux auparavant vous confier mes arrangemens ; vous déciderez s'il ſont judicieux. Demain je vous mene à la Campagne, dans un équipage brillant, fait en gondole, dont l'impériale aura la forme d'un paraſol, ſoutenu par des figures Chinoiſes ; les attributs de la mere des Amours y ſeront peints ; je le menerai moi-même vêtue en Amazone.

POLIMATTE.

Venus, oui, la Reine de Cythere paroîtra conduire ſon Char.

LISETTE.

Je goûte les charmes du séjour de Paris ! tout m'y paroit merveilleux.

POLIMATTE.

C'est l'abrégé du Monde, la Capitale des Nations.

LISETTE.

J'ai donc dessein d'acheter près Paris, un Château superbe, où nous irons nous recueillir, cultiver les Muses : nous y serons accompagnés de quelques Savans illustres, de plusieurs Musiciens, & de beaucoup d'Acteurs fameux ; car c'est ma folie, que la Comédie, j'ai la folie du jour.

POLIMATTE.

Et folie raisonnable. Rien ne forme plus essentiellement le corps, l'esprit & le cœur, que le Théâtre. Vous en voyez en moi un exemple bien frappant. Je me suis rendu si aimable, si souhaité dans le grand monde, que depuis que je joue la Comédie.

LISETTE.

Vous jouez la Comédie ! vous êtes unique. Ciel ! quelle conformité entre nous d'inclinations, de talens ! quels sont vos rôles ?

POLIMATTE.

Je les remplis tous à ravir.

LISETTE.

Avec un esprit aussi vaste, on réussit à tout ce qu'on entreprend.

POLIMATTE.

Je brille dans les valets ; je fais quelquefois des caracteres originaux.

LISETTE.

Vous devez les rendre d'après nature : je vous trouve un original parfait.

POLIMATTE.

Je me distingue aussi dans le tragique.

LISETTE.

Dans le tragique ! je ne m'en serois pas doutée ; vous êtes universel ; vous êtes universel.

POLIMATTE.

Je le crois, mais quel est votre genre, Madame ?

LISETTE.

Je ne vous approche que de loin, je suis bornée au comique. Je joue ordinairement les Soubrettes

rarement les amoureuses ; quelquefois je me travestis en femme de condition.

POLIMATTE.

Votre figure noble est taillée exprès pour l'amour...

LISETTE.

Nous essayerons au premier jour nos talens : pour diversifier nos plaisirs, & nous délasser ; nous ferons de temps en temps quelque partie de chasse ; car je monte à cheval avec autant de grace, que d'hardiesse. De toutes les chasses, celle qui me procure le plaisir le plus piquant, c'est celle du Renard : c'est un animal bien fin qu'un Renard. Le dernier que je chassai dans mes Terres, étoit un des plus rusés qu'on ait jamais vu. Il me donna beaucoup de peine ; j'en vins pourtant glorieusement à bout ; il donna à la fin dans tous les piéges que je lui avois tendus.

POLIMATTE.

Ah, Madame ! vous réunissez tout le mérite des deux sexes.

LISETTE.

De retour à la Ville, la table, le jeu, les concerts, la Comédie partageront mon temps. Certains jours de la semaine, assemblée des beaux esprits à la mode ; vous y présiderez.

POLIMATTE.

Ah, divine Sapho ! vous avez l'air d'un sentiment.

LISETTE.

Cela est beau ! comment avez-vous dit Monsieur ?

POLIMATTE.

Je soutiens, Madame, que vous avez l'air d'un sentiment.

LISETTE.

J'ai l'air d'un sentiment ! apparemment voilà du neuf, du sublime ; je n'ai point assez d'esprit pour l'entendre ; mais je l'admire. Enfin je ne veux me régler que par vos avis ; non seulement sur mes Ouvrages, mais encore pour les soins de ma Maison : vous guiderez même ma conduite ; & je vous regarderai comme un veritable ami.

POLIMATTE.

Je sens tout le mérite de cette préférence ; mais

je crains de ne pas conserver long-temps, le titre flatteur d'ami dont vous m'honorez.

LISETTE.

Pourquoi, Monsieur?

POLIMATTE.

La preuve en est simple; mais victorieuse : regardez-vous, Madame? votre miroir vous persuadera que tous vos amis vous sont quelque chose de plus.

LISETTE.

Quelle délicatesse! l'on ne tient point à cela : ne m'en dites pas davantage; je crains ce plus; ce plus m'allarme... qu'il est séduisant vis-à-vis de vous! Commerce d'esprit, conversations savantes, amitié tant qu'il vous plaira, rien au-delà... les peines de l'amour étouffent ses plaisirs : vous ne me persuaderez pas le contraire. Votre éloquence est vaine, votre peine est inutile... Finissez... de grace, finissez donc... (*) Quoi vos soupirs s'en mêlent? ils agissent en vain; ils n'obtiendront rien; pas le moindre retour; j'y suis insensible, vous dis-je, ne les prodiguez pas... encor... Ciel vos yeux se mettent de la partie; ah quelle trahison! tentative superflue... je ne suis point faite à ce langage... regards en pure perte, je ne les entends point, je ne veux point les entendre; non, Monsieur, je ne les entends point, je ne les entendrai jamais. Je vous quitte, adieu, Monsieur, adieu.

POLIMATTE, *voulant lui donner la main.*

Madame, souffrez.

LISETTE.

Ne triomphez pas de ma confusion; ne m'accompagnez point... songez que je vous attends ce soir à souper.

(*) Polimatte fait plusieurs lazzis qui répondent aux discours de Lisette.

SCENE IX.

POLIMATTE, *seul.*

QUelle pétulente & gracieuse vivacité ! quelle conquête aimable ! elle est également frappée de ma personne & de mes écrits... Ménageons cependant Doriman & Lucile jusqu'à la conclusion de mon mariage avec la Vicomtesse ; & allons faire tenir un contrat tout prêt pour notre seconde entrevue. Plutus & l'Amour ne sont point aveugles, ils me comblent de leurs bienfaits.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORIMAN, ARAMINTE, *un manuscrit à la main.*

ARAMINTE.

VOus ne vous rendez point ? Qu'y a-t-il de plus convainquant, de mieux prouvé ?

DORIMAN.

Je vous le répete ; si vous voulez que nous soyons amis, ne continuez pas à me parler sur ce ton : je me suis expliqué, ce me semble, en termes assez clairs.

ARAMINTE.

» Mais encore une fois, doit-on contester, lorsque d'un côté on voit les Auteurs originaux, & que de l'autre on lit les vols à peine déguisés ?

» de grace jettez vous-même les yeux sur cet en-
» droit.

DORIMAN, *lit.*

Allons donc, il faut la contenter.

ARAMINTE, *pendant que Doriman lit.*

» Il n'y a pas jusqu'à votre Epître dédicatoire,
» dont les phrases ne soient prises dans Balzac,
» ou dans Pline : peut-on démontrer avec plus de
» solidité...

DORIMAN.

» Cela me surprend un peu, je l'avoue.

ARAMINTE.

» Grace au ciel à la fin...

DORIMAN.

Quoiqu'il en soit, de pareilles minuties ne me détacheront pas d'un homme essentiel & recommandable par tant d'autres endroits ; je l'ai laissé avec ma fille ; il va bientôt se rendre ici. Examinez-le, je vous prie avec plus d'attention, & jugez par vous-même sans partialité...

ARAMINTE.

Une affaire m'appelle ailleurs, mon frere ; & il me faudroit trop de temps pour approfondir ses bonnes qualités ; je vous laisse. (*Elle sort.*)

DORIMAN, *seul.*

La prévention est une maladie incurable ; tout est préjugé parmi les hommes. Que je suis heureux d'en être exempt !

SCENE II.

DORIMAN, POLIMATTE.

DORIMAN.

EH bien, vous avez vu ma fille, êtes-vous content ?

POLIMATTE.

On ne peut l'être davantage.

DORIMAN.

Je suis ravi des dispositions où Lucile est pour vous. On travaille au Contrat : nous partirons ce soir ; je suis impatient de vous voir mon gendre :

POLIMATTE.

POLIMATTE.

Je le suis plus que vous, je vous jure. Cependant mon étoile me force à différer mon bonheur de deux ou trois jours.

DORIMAN.

D'où vient ?

POLIMATTE.

On se doit à ses amis ; la fortune de quelqu'un qui m'est bien cher dépend de ce retardement.

DORIMAN.

Le motif est trop beau, j'y souscris.

POLIMATTE, *à part.*

Tout réussit au gré de mes vœux.

SCENE III.

DORIMAN, POLIMATTE, FORTUNÉ, LA FLEUR.

LA FLEUR, *à Polimatte lui rendant plusieurs Lettres & Billets.*

Voici des Lettres pour Monsieur.

POLIMATTE.

On me fait arrivé ; toujours accablé ! tout me rappellera cette maudite science !

FORTUNÉ, *à Doriman.*

Monsieur, on demande si vous y êtes.

DORIMAN.

Qui est-ce ?

FORTUNÉ.

Il n'a pas voulu dire son nom : il a aussi demandé si Monsieur y étoit.

POLIMATTE.

Comment est-il fait ?

FORTUNÉ.

C'est une espece d'Abbé.

POLIMATTE.

Un Abbé ? il y en a des légions en ce Pays ; on n'y voit autre chose. Ne vous a-t-on pas dit mille fois que je n'y suis jamais pour tout ce qui porte une figure subalterne, un visage d'Auteur ? Je ne puis donner audience qu'à mon retour : dites que je n'y suis pas.

FORTUNÉ.

Monsieur, celui-ci a aussi bonne mine que vous pour le moins; il dit qu'il vient de la part de Monsieur Timantoni.

POLIMATTE.

Comment donc, insolent?

DORIMAN.

Ah! je sais. C'est le Précepteur que l'on m'a proposé pour mon fils, on m'en a dit beaucoup de bien, il pourroit se placer ailleurs. Examinez-le à fond.

POLIMATTE.

Qu'on le fasse entrer.

SCENE IV.

DORIMAN, POLIMATTE, LISIDOR, *en Précepteur.*

POLIMATTE.

JE le vois; pendant que je parcourerai quelques-unes de ces Lettres, commencez à l'interroger? (*à part.*) Eh! Monsieur l'Ambassadeur ne sauriez-vous, sans moi, acheter ce Cabinet de Médailles?

LISIDOR, *à Doriman.*

Monsieur, le Signor Timantoni me procure l'honneur de vous faire la révérence; il a eu celui de vous parler de moi pour Monsieur votre fils.

POLIMATTE, *après avoir lu, à part.*

Pour le coup, Monsieur le Duc, vous vous rendrez fatiguant, toujours des lettres.

DORIMAN, *à Lisidor.*

Vous avez sans doute été près de quelques enfans?

LISIDOR.

Non, Monsieur: ma naissance paroissoit bien éloignée d'un tel métier: aussi puis-je vous protester que vous ne trouverez en moi de Précepteur que l'habit.

DORIMAN.

Comment, Monsieur?

LISIDOR.

Je me vois contraint à chercher dans mes talens, de quoi prévenir le malheur que je crains : heureux cependant si je puis vous agréer, Monsieur ! puisque par-là je me verrai en état de m'instruire, d'apprendre ce que je ne sais qu'imparfaitement.

DORIMAN.

Oui, vous serez ici à la source de toutes les sciences.

POLIMATTE, *après avoir encore lu, toujours à part.*

Des repas, des soupers ! ils n'ont pas pris date seulement. Ah ! des lectures de Pieces ; leur tour est bien loin.

LISIDOR, *à Polimatte.*

Monsieur, c'est encore plus par rapport à vous que par ma situation, que je me présente à Monsieur avec empressement ; car sans doute vous êtes M. Polimatte.

POLIMATTE.

Oui, c'est moi-même.

LISIDOR.

Ah ! Monsieur, tout m'obligeoit à le penser ; votre air, votre maintien, le feu de vos regards, votre silence ; tout annonce en vous un savant à qui on doit donner le nom de savant par excellence, de Maître savant, de savant... savant.

POLIMATTE, *à Doriman.*

Je lui crois du bon sens.

LISIDOR, *à Polimatte.*

Tous vos écrits vous ont acquis avec justice la réputation d'Auteur véritablement extraordinaire.

POLIMATTE, *à Doriman.*

Je suis assez content de lui.

DORIMAN.

Je vous avoue qu'il prévient en sa faveur ; voyez ce qu'il sait.

POLIMATTE.

Soit. L'examen sera long si vous avez quelque affaire, je l'examinerai seul.

DORIMAN.

Non vraiment ; d'ailleurs, je ne me lasse jamais de vous entendre.

POLIMATTE, *à Lisidor.*

Vous avez du goût. Possédez-vous vos Auteurs classiques ? Ciceron, Virgile, Horace, Perse, Juvenal ?

LISIDOR.

Quelques-uns ont des endroits obscurs, difficiles...

POLIMATTE.

C'est-à-dire, que vous ne les entendez pas toujours ; j'en vais juger sur le champ.

LISIDOR.

Leurs difficultés ont redoublé mes soins ; je puis me flatter...

DORIMAN, *à Polimatte.*

Allons dans ma bibliotheque ; nous y trouverons tous les livres qu'il nous faut.

POLIMATTE.

Allons... cela n'est pas nécessaire, je les ai tous dans ma tête. Mais se vanteroit-on à moi de ce qu'on ne sait pas? Je vous crois ; êtes-vous versé dans le Grec ? Voyons.

LISIDOR.

Je l'ai appris avec beaucoup d'application.

POLIMATTE.

C'est une langue dont je fais grand cas. Passons à l'italien le savez-vous? Hem ! il est difficile de m'en imposer.

LISIDOR.

Je m'en apperçois. *Vuole Vossignoria què prouviamo a parlar Italiano.*

POLIMATTE.

Pas mal, pas mal ! Bravo ! venons aux talens dont Timantoni a parlé. Quels sont-ils.

LISIDOR.

Je sais passablement la Musique.

DORIMAN.

Tant mieux, vous nous serez utile.

POLIMATTE.

Vous êtes Musicien comme les autres ; machinalement : n'êtes-vous pas aussi ; comme tous les Musiciens, sujet à la bouteille & au dérangement de cervelle ? ce sont les attributs de la profession.

LISIDOR.

Je n'ai pas l'honneur d'être assez Musicien pour...

POLIMATTE.

» Il faut posseder l'harmonie par l'Algébre comme

» moi... Platon dit... Pythagore soutient, qu'on
» peut par les nombres... J'enrichirai dans quelque
» temps le Public d'un Traité d'Instrumens ocu-
» laires, ou Musique pour les yeux. Que savez-
» vous de plus ?

LISIDOR.

Je m'amuse avec beaucoup de plaisir à manier le Pinceau.

DORIMAN.

Vous trouverez céans de quoi vous occuper; car depuis que nous vivons ensemble, j'ai de tout; par conséquent je me connois à tout.

POLIMATTE.

La Peinture est une vérité fausse, le spectacle historique de l'Univers; pour y reussir aussi bien que dans l'éloquence & la Poësie, on doit étudier la Nature, faire choix de ce qu'elle a de plus beau.

LISIDOR.

C'est où je m'attache; j'aime la simple & belle nature avec transport.

POLIMATTE.

Ecoutez & profitez ! imitez sur-tout le naturel, les graces de Michel Ange; la fierté, le terrible de l'Albâne.

LISIDOR.

Le terrible de l'Albâne ! mille pardons, tout le monde pense au contraire...

POLIMATTE.

Tout le monde pense mal. Je vous trouve assez partagé de connoissances. M. vous reçoit.

LISIDOR.

Ah ! Monsieur, votre bonté égale votre savoir.

DORIMAN.

Vous serez content des conditions.

LISIDOR.

Le seul bonheur de vous être attaché...

DORIMAN.

Vous vous louerez de mon fils. Il a plus d'esprit qu'on n'en a à son âge, je me flatte que vous lui donnerez tous vos soins.

LISIDOR.

Ah, Monsieur, je me sens porté bien plus que

je ne puis le dire à me livrer tout entier à ce qui vous appartient.

POLIMATTE, *à Doriman.*

» Je prétends qu'à quinze ans votre fils sache aus-
» si bien que moi les Mathématiques ; bien enten-
» du que je les lui enseignerai moi-même. (*à Li-*
» *sidor.*) Les avez-vous apprises?

LISIDOR, *à part.*

» Feignons pour avancer les instans de voir Lu-
» cile, (*haut.*) Non, Monsieur.

POLIMATTE.

» Quoi, vous n'avez pas au moins quelques no-
» tions des Elémens ?

LISIDOR.

» N'est pas qui veut universel comme vous. Mon
» ignorance est profonde là-dessus.

POLIMATTE.

» J'en suis au désespoir ; j'aime à m'en entretenir...
» C'est la science des sciences... Je me plais dans
» les infiniment-petits, les infiniment-grands, les
» Asymptomes, les Cylindres... les infinis, Géome-
» triques & Métaphysiques.

DORIMAN.

» J'entends souvent des disputes là-dessus, où je
» ne comprends rien. Je voudrois savoir par exem-
» ple, ce que c'est qu'un infini-Géométrique ?

POLIMATTE.

» Je vais vous l'apprendre, rien n'est si aisé. (*à*
» *Lisidor.*) Vous m'assurez que vous n'avez aucune
» connoissance des Mathématiques ?

LISIDOR.

» J'ai eu l'honneur de vous dire que je ne les
» savois pas.

POLIMATTE.

» Cela étant, écoutez-moi bien tous deux... Une
» chose est dite infini-Géométrique & Métaphysi-
» que, quand la dimension... Retenez bien ceci...
» l'anologie étant une contexture... la Trigonomé-
» trie... Suivez mon raisonnement, il est profond...
» La toise se mesure par des pieds ; les pieds par
» des lignes... en sorte qu'Infini-Géométrique est
» une chose qui ne peut se mésurer. Vous conce-
» vez bien cette définition ?

DORIMAN.

» Non, je ne l'entends point du tout.

POLIMATTE.

» Ce n'est pas ma faute.

LISIDOR.

» En effet, Monsieur, s'est expliqué d'une ma-
» niere très-claire.

POLIMATTE.

» Pour mieux me comprendre, il faudroit être
» éclairé dans la Géométrie, science des Démons-
» trations.

LISIDOR, *à Polimatte.*

» Quelque borné que je sois là-dessus, je vais, si
» vous me le permettez, tâcher de donner à Mon-
» sieur une définition qui pourra lui paroître plus
» intelligible. Un infini...

POLIMATTE.

» Voilà le ridicule de la plupart des gens; ils
» ont la fureur de parler de ce qu'ils n'entendent
» pas.

DORIMAN.

Mais je voudrois avoir...

POLIMATTE.

Quand je suis une fois occupé de Littérature, j'oublie tout. J'ai des réponses pressées. Je vais les expédier. *(à part en s'en allant.)* Je n'entends point parler de ma Vicomtesse, mon impatience est sans égale, & je vais au-devant d'elle.

SCENE V.

DORIMAN, LISIDOR.

DORIMAN.

EH bien! que dites-vous de Monsieur Polimatte?

LISIDOR.

Je dis qu'on sort de sa conversation très-instruit.

DORIMAN.

C'est un homme rare, singulier.

LISIDOR.

Oui, très-singulier.

DORIMAN.

Il est unique, imaginatif, excellent original.

LISIDOR.

Fort original; il y a dans le monde, plus d'originaux qu'on ne croit.

DORIMAN.

Ne déguisez point; qu'en pensez-vous?

LISIDOR.

Monsieur, puisqu'il faut parler franchement à un galant homme comme vous; se peut-il que vous vous soyez laissé éblouir si long-temps par de fausses lueurs?

DORIMAN.

Comment, Monsieur?

LISIDOR.

Monsieur, l'idée avantageuse que vous avez de lui, fait tout son mérite; ne venez-vous pas de voir par vous-même à quel point il est superficiel? hardi, décisif, parlant galimatias sur les choses qu'il a cru que j'ignorois; embarrassé, changeant de discours sur les matieres qu'il a vu que je savois, caractere ordinaire des demi-Savans.

DORIMAN.

Ne confondez pas M. Polimatte avec de telles gens, sans quoi je pourrois bien diminuer la bonne opinion que j'avois d'abord conçue de vous: ce qu'il dit n'est pas à la portée de chacun. Ah, c'est un génie inimitable en tout! On rit dans ses Tragédies; ses Comédies font pleurer; & on trouve le sens commun dans ses Opera.

LISIDOR.

Monsieur, vous avez raison; il aura peu d'imitateurs.

DORIMAN.

Hola, quelqu'un! Qu'on fasse venir mon fils!

SCENE VI.

DORIMAN, LISIDOR, LA FLEUR.

LA FLEUR.

MOnsieur, il est avec son Maître de Géographie; il prend sa leçon.

LISIDOR.

LISIDOR.

Je suis impatient de remplir mon devoir; permettez-moi d'aller le joindre.

DORIMAN.

Je le veux bien. (*au Laquais.*) Que ma fille descende ici.

LISIDOR, *revenant sur ses pas.*

Je pense que je pourrois distraire M. votre fils; & son Maître auroit à me le reprocher.

DORIMAN.

Oui; vous avez raison, restez : (*à part.*) je ne serai pas fâché d'entendre raisonner plus à fond cet homme-ci. (*à Lisidor.*) Vous serez étonné des talens de Lucile; mon systême est que les Dames naissent avec plus de dispositions que nous pour les Belles-Lettres; aussi, ma fille possède l'Histoire, la Fable, la Géographie; elle a quelque teinture de Poésie, elle déclame à merveille, je lui ai donné depuis peu un Maître Italien, fort habile & très-honnête homme; outre cela, elle peint toutes sortes de sujets, & sait fort bien la Musique.

LISIDOR.

Je suis persuadé qu'elle rassemble toutes les perfections.

DORIMAN.

» Ah ! si mon Pere avoit fait pour moi, ce que
» je fais pour mes enfans, qu'il n'eût rien épar-
» gné pour me procurer toutes sortes de bons Maî-
» tres, je serois devenu un fort habile homme; je
» suis né avec beaucoup de goût; j'ai eu dès mon
» enfance la louable ambition de tout savoir...

SCENE VII.

DORIMAN, LUCILE, LISIDOR.

DORIMAN.

Voici ma fille; (*à Lucile.*) Monsieur vient pour être Précepteur de votre Frere.

LUCILE.

Il n'en a pas l'air, mon Pere.

LISIDOR.

Quelque heureux qu'il soit pour moi d'avoir l'agrément de Monsieur, je ne sentirai mon bonheur qu'autant que je m'appercevrai que je ne suis point désagréable à Mademoiselle.

LUCILE.

Ce que je sais de vous, Monsieur, & ce que je vois fait beaucoup en votre faveur; & si j'étois consultée...

DORIMAN.

Il se connoît en peinture : faites-lui voir cette tête d'après Rembrand dont les Connoisseurs sont si contens.... A propos, Monsieur jugera mieux de vos talens sur un ouvrage de votre invention. (*Au Laquais.*) Qu'on apporte le dernier tableau, où ma fille travailloit, il est au-dessus de son Clavecin.

LUCILE.

Mon Pere, il n'est pas encore achevé.

DORIMAN.

N'importe. Monsieur, jugera de ce que vous pouvez faire par ce que vous avez fait.

LUCILE, *à part.*

Que ce moment est terrible pour moi!

DORIMAN, *à Lisidor.*

Vous lui en direz votre sentiment avec sincérité.

LISIDOR.

Ah! Monsieur, je vous promets de vous obéir à la lettre; je le dirai à Mademoiselle tout ce que je pense; pouvu qu'elle ne s'en offense point.

LUCILE.

Bien loin de m'en offenser, je me joins à mon Pere, pour vous prier de me parler à cœur ouvert; je suis disposée à profiter de vos avis. (*à part.*) Je tremble.

LISIDOR.

Mon zele ne vous en donnera jamais...



SCENE VIII.

DORIMAN, LUCILE, LISIDOR, LA FLEUR, *apporte le Tableau. Il le met sur un Chevalet.*

DORIMAN.

VOici, le Tableau! examinez-le en détail, avec soin, Eh bien, Monsieur, que vous en semble?

LISIDOR, *bas à Lucile.*

Ciel! que vois-je, adorable Lucile! *(haut.)* J'y découvre des grandes beautés, un bon choix des couleurs, de la naïveté, des graces, une vérité qui m'enchante. *(bas à Lucile.)* Quoi j'y trouve Lisidor.

LUCILE, *bas à Lisidor.*

Taisez-vous donc?

DORIMAN.

Parlez naturellement, sans flatterie, Monsieur, comment vous paroît-il?

LISIDOR.

Puisque vous m'ordonnez de dire mon sentiment: j'ai quelque peine à démêler ce sujet. Je vois un Amour dont le flambeau est à l'écart, qui a son bandeau sur la bouche, au lieu de l'avoir sur les yeux; son carquois mêlé des fleurs avec les fleches... Une bergere... le temps... l'hymen... Tout cela me paroit assez difficile à comprendre; & pour mieux juger du tout ensemble, il faudroit d'abord connoître le sujet.

DORIMAN, *à Lucile.*

Expliquez-le à Monsieur.

LUCILE.

Une vérité qui me frappa, il y a quelque temps, m'en a fourni l'idée. L'Amour dont vous voyez le bandeau sur la bouche est un amour éclairé qui impose le secret en aimant: son flambeau à l'écart fait voir que l'éclat ne convient pas aux grandes passions; son carquois mêlé de fleches & de roses, prouve que, comme la rose a ses épines, l'Amour a ses peines; & le temps fait approcher

l'hymen de l'Amour, pour consoler la Bergere assise sur ce gazon, en sorte que tout se réduit à penser, que la prudence, le secret & la persévérance surmontent en aimant les plus grands obstacles.

LISIDOR.

Fort bien; l'imagination en est charmante; rien n'est plus clair; je conçois que la réflexion a beaucoup de part à votre ouvrage; tout m'y paroît délicat... Justesse dans le dessein, Ordonnance bien entendue; Noblesse dans les figures... des Graces par-tout. L'Amour même semble avoir conduit votre pinceau; mais à ne vous rien cacher; je voudrois plus de vivacité, plus d'expression dans le visage de cette Belle, je ne trouve pas son attitude assez parlante.

DORIMAN, *à Lucile.*

Soyez attentive, Monsieur paroît raisonner fort juste.

LUCILE.

Je n'en perds pas un mot.

LISIDOR.

Les yeux, sur-tout les yeux, l'ame de la beauté, sont le miroir de l'amour; ils ne disent pas, ces beaux yeux, ce qu'ils peuvent dire, ils ne sont pas aussi animés, que je m'imagine qu'ils devroient l'être. Non, la satisfaction de la Bergere, n'est pas exprimée avec ardeur, sa joie ne se manifeste pas assez.

DORIMAN, *à Lucile.*

Vous voilà toute étonnée, toute distraite.

LUCILE.

Point du tout, je suis attentive.

LISIDOR, *à Doriman.*

Vous m'avez ordonné d'être sincere.

DORIMAN.

Oui, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir; dites-lui tout ce que vous pensez.

LISIDOR.

C'est mon dessein; & pour vous en convaincre, je vais m'expliquer encore plus intelligiblement... Sans détour... Supposons dans ce moment, que vous êtes cette même Bergere; & je m'imaginerai pour un instant aussi que je suis l'Amour, ou l'Amant;

Monsieur sera le juge du degré de tendresse & de l'attitude que vous auriez dû donner à vos figures... Feignons-nous donc les originaux de ce tableau... Panchez, je vous prie, négligemment, mais gracieusement la tête... Fort bien... Arrêtez sur moi tous vos regards... Fixez-moi sans crainte, Monsieur le permet... Sans crainte...

DORIMAN, *à Lucile.*

Faites ce que Monsieur vous dit.

LISIDOR, *à Doriman.*

Les exemples rendent les choses plus touchantes que les discours.

DORIMAN.

Sans doute.

LISIDOR, *à Lucile.*

Ainsi regardez-moi tendrement... plus tendrement encore... plus tendrement, s'il se peut. L'excès en amour, est une vertu... Oui, comme cela... Vous y êtes... Vous y voilà. Animez toute votre personne, comme si je venois vous dire... Non rien ne me séparera de vous, la mort seul peut nous désunir. Que répondriez-vous, si vous étiez à la place de cette Bergere? voyons.

LUCILE.

A la place de cette Bergere? je vous jurerois une fidélité à toute épreuve; je vous protesterois que, quelque effort...

DORIMAN, *à Lisidor.*

Mais, qu'à de commun...

LISIDOR.

La Peinture comme vous savez, Monsieur, est une imitation de la Nature... Quand on a l'imagination bien frappée de son sujet, on se transforme en ce qu'on veut peindre; & voilà ce qui fait que je suis charmé de Mademoiselle; on ne peut avoir une pénétration plus heureuse. Je suis d'un contentement inexprimable; vous devez être fort satisfait aussi, de ce que vous venez de voir.

DORIMAN.

Vous raisonnez principes; je n'ai de ma vie entendu parler peinture comme vous.

(On ôte le tableau.)

SCENE IX.

DORIMAN, LUCILE, LISIDOR, LA FLEUR.

LA FLEUR, *à Doriman.*

MOnsieur, Madame votre sœur vous demande.

DORIMAN.

A ! voici quelque nouveauté ! voyons de quoi il s'agit; je reviens sur le champ. (*à Lisidor.*) Faites à Lucile, je vous prie, quelques questions sur la Musique.

LISIDOR.

J'agirai avec la même sincérité; & je suis persuadé que Mademoiselle ne contente pas moins les oreilles que les yeux.

SCENE X.

LISIDOR, LUCILE.

LISIDOR.

ENfin, graces à mon déguisement, je me trouve seul avec vous ! charmante Lucile, que ne vous dois-je point ! que je suis pénétré de ce que je viens de voir ! quoi ! vos belles mains s'occupent à tracer les traits de Lisidor ! une passion éternelle pourra-t-elle m'acquitter d'une faveur si précieuse ?

LUCILE.

Je n'ose répondre à vos transports; mon esprit est si embarrassé : mon cœur si agité, qu'à peine ai-je la force de parler... Ah, que je crains le malheur qui nous menace !

LISIDOR.

Et moi je me flatte... j'espere beaucoup : on travaille à désabuser Monsieur votre Pere; ma naissance & mon bien lui sont connus; Madame vo-

tre Tante Araminte, chez qui j'ai eu le bonheur de vous connoître, se promet tout, & mon Rival est prêt à donner dans le piége qu'on lui a dressé.

LUCILE.

C'est ce que je ne puis croire : mille accidens peuvent traverser notre projet... Hélas !...

LISIDOR.

S'il ne réussit pas, que deviendrai-je, que deviendrez-vous vous-même?

LUCILE.

La seule ressource qui me reste, sera de ne plus feindre. On ne sauroit me marier malgré moi : si mon Pere ne se rend pas, je suis résolue de lui apprendre non seulement ma tendresse pour vous, mais encore mon aversion invincible pour Polimatte : par-là, je m'attirerai toute sa colere ; notre maison ne sera pour moi qu'un enfer domestique, je le sais ; mais n'importe, je me conserverai pour vous ; j'attendrai un temps plus heureux.

LISIDOR, *se jettant à ses genoux.*

Ah ! ç'en est trop, adorable Lucile ! Quel excès de tendresse ne vous dois-je pas ! Que n'ai-je mille cœurs à vous offrir !

LUCILE.

Levez-vous, j'entends quelqu'un... C'est Araminte.

SCENE XI.

LISIDOR, LUCILE, ARAMINTE.

LUCILE, *vivement.*

EH bien, ma chere tante ! mon pere se rend-t-il? L'avez-vous persuadé ?

ARAMINTE.

Pas encore, mais peut-être...

LUCILE.

Agissez, je vous en conjure ; ne vous rebutez pas, ma chere tante, priez, pressez...

LISIDOR.

Ah, Madame, je vous devrai le bonheur de ma vie!

ARAMINTE.

Mon frere va se rendre ici, retirez-vous ; il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble.

LUCILE.

Mais si mon pere...

ARAMINTE.

Encore. Je l'ai déjà ébranlé ; éloignez-vous, vous dis-je... Je l'entends : vous paroîtrez quand il en sera temps.

(Ils s'en vont.)

(Seule.) Non, je n'aurois jamais imaginé que l'entêtement de Doriman pût aller si avant. Je ne sais par quel charme Polimatte l'a séduit au point de le préférer...

SCENE XII.

DORIMAN, ARAMINTE.

DORIMAN.

C'Est pour vous confondre, & non pas pour être convaincu que je veux bien me prêter à votre épreuve ridicule ; je sais par mon expérience à quoi m'en tenir. La vivacité de son amitié pour moi...

ARAMINTE.

Voici l'heure du rendez-vous que notre fausse Comtesse lui a donné ; vous êtes déjà un peu moins prévenu sur sa science ; dans peu vous connoîtrez jusqu'où va son attachement pour vous.

DORIMAN.

Toutes vos tentatives seront inutiles ; je connois à fond l'étendue de sa reconnoissance : il a le cœur excellent. Ah !... si vous saviez avec quels éloges, il parle de moi dans toutes les occasions...

ARAMINTE.

Vous jugerez bientôt du motif qui le fait agir... Je les apperçois ; entrons dans ce cabinet, d'où nous pourrons tout entendre.

SCENE

SCENE XIII.

POLIMATTE, LISETTE.

(Doriman & Araminte dans une couliffe.)

LISETTE.

QUe vous êtes preffant... fongez-vous que nous n'en fommes qu'à la feconde entrevue ?

POLIMATTE.

Ah, Madame, la premiere a décidé de ma deftinée; elle a allumé dans mon cœur une paffion, à laquelle on ne peut comparer que l'immenfité de vos charmes; ne pourrois-je obtenir cet aveu favorable ?

LISETTE, *feignant de parler à part.*

Je prévoyois le danger, pourquoi m'y fuis-je expofée ?

POLIMATTE.

Madame, accordez à l'excès de mon amour...

LISETTE.

Attendez... Ma liberté... votre mérite... Quoi, je balance... Ah ! je fuis entraînée; je cede; votre mérite eft le plus fort... Il emporte l'équilibre ; la fympathie triomphe, vous voulez ma main, il faudra fe rendre.

POLIMATTE.

Ah, Madame, eft-il bien vrai ! quel comble de joie !

ARAMINTE, *à Doriman.*

Vous entendez.

LISETTE.

Oui, je fens que nous fommes faits l'un pour l'autre ; ah ! vous êtes mon Apollon, vous m'infpirez ; dans ce moment même, à l'heure que je vous parle, je travaille à une fcene de Comédie des plus frappantes; vous m'êtes néceffaire ; je ne faurois la bien finir fans vous. Si vous voulez me feconder, le fuccès eft infaillible. Je touche au denouement.

POLIMATTE.

Difpofez de tout mon efprit ; mais il faut qu'il foit dans une affiette tranquille ; il ne peut l'être que par la poffeffion de votre cœur & de votre main ; ne différez plus ; affurez mon bonheur ; courons chez le Notaire.

LISETTE.

Je ne le cache point, je fuis plus empreffée que vous à terminer tout ceci. Allons... Hélas !... Mes yeux fe rempliffent de pleurs malgré moi.

POLIMATTE.

Que vois-je ! quelles tristes pensées viennent traverser de si doux momens.

LISETTE.

Une réflexion bien naturelle m'accable ; je suis informée de vos engagemens avec Lucile ; vous deviez l'épouser ; elle est jeune ; elle est belle ; peut-être l'aimez-vous encore ?

POLIMATTE.

Connoissez mieux vos charmes. D'ailleurs, je n'ai jamais rien senti pour elle ; fausse avec un air d'ingénuité, coquette sous un maintien modeste ; petit esprit superficiel à qui j'étois indifférent, faute de lumieres ; je l'épousois uniquement par bonté pour Doriman.

DORIMAN, *à part.*

Oui ?

LISETTE.

Mais l'estime que vous avez pour lui. . .

POLIMATTE.

Moi ; de l'estime pour lui ! j'ai trop de discernement pour la placer si mal.

ARAMINTE, *à Doriman.*

Voilà le prix de vos bienfaits.

POLIMATTE.

C'est le plus mince génie ; glorieux comme un riche Bourgeois annobli ; sans goût, sans jugement.

LISETTE.

Cependant il fait tant de cas de vous.

POLIMATTE.

C'est tout ce que je lui connois de bon.

DORIMAN, *à part.*

L'impertinent !

LISETTE.

Tout m'allarme ; la reconnoissance pourra vous rapprocher.

POLIMATTE.

De la reconnoissance ! c'est lui qui m'en doit assurément. Mon commerce lui a donné cette lueur d'esprit qui le rend supportable : que de soins ne m'a-t-il pas coûté ? En combien de façons ne m'a-t-il pas ennuyé ? J'étois obligé de parler, d'écrire, d'agir, de penser pour lui : car il ne pense non plus que nos jeunes Marquis : il n'a jamais pensé ; ce n'est pas son talent.

DORIMAN.

C'en est trop, je n'y puis plus tenir. . (*à Polimatte,*) Pour vous prouver que je sais penser & agir par *moi-même*. . .

POLIMATTE.

Je ne vous savois pas si près de moi.

DORIMAN.

Je ne m'abaisserai point à me plaindre de vous; tout est terminé entre nous.

POLIMATTE.

Je venois me dégager; nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble; allons, Madame la Vicomtesse...

FORTUNÉ.

Non pas, s'il vous plaît, Madame la Vicomtesse n'est pas un morceau pour vous; viens ma chere.

POLIMATTE.

A qui parle donc cet impertinent?

LISETTE.

A moi, Monsieur, & je me sens plus de goût pour le valet que pour le Maître.

FORTUNÉ.

Je le crois bien.

POLIMATTE.

Que signifie...

ARAMINTE.

En vérité, Lisette, tu as fait des merveilles!

POLIMATTE.

Je ne débrouille point ce problême.

LISETTE.

Je vais vous l'expliquer. J'ai l'honneur d'être femme-de-chambre de Madame.

POLIMATTE.

Ah, je suis joué!

LISETTE.

Quelle pénétration!

POLIMATTE, *à Fortuné.*

Et toi, maraut, tu étois donc d'intelligence?...

FORTUNÉ.

Point d'invectives, ni d'éclaircissement; en faveur de ma nôce, je vous fais présent de mes gages, & je prends mon congé.

POLIMATTE, *en s'en allant.*

Partons, fixons-nous dans les climats où le mérite connu enchaîne la fortune.

SCENE XIV.

TIMANTONI, *& les Acteurs précédens.*

JE vois avec satisfaction la retraite de Polimatte. Si per le remplacer, vous avez besoin, Monsou, d'un Savant, qui n'est point un ignorant...

DORIMAN.

Je renonce à eux pour toute ma vie.

SCENE XV. & derniere.

LISIDOR, LUCILE, & *les Acteurs précédens.*

LISIDOR.

MOnsieur j'adore depuis long-temps Mademoiselle Lucile, & je vous aurois supplié de me l'accorder, sans la prévention que je vous connoissois pour Polimatte.

DORIMAN.

Ah, ah! Monsieur le Précepteur...

LISIDOR.

Pardonnez-moi ce stratagême. L'amour fait tout entreprendre.

TIMANTONI.

Voyez oun pou la rouse!

LUCILE.

Mon Pere, de grace, faites notre bonheur!

LISIDOR.

Monsieur, je vous en conjure...

TIMANTONI.

Si je croyois que mes souplications...

ARAMINTE.

Ne balancez plus, mon Frere; j'assure par ce mariage, après moi, tout mon bien à ma niece.

DORIMAN, *à Lisidor.*

Soyez heureux, Monsieur! ma Fille est à vous.

LISIDOR.

Ah, Monsieur, quelle reconnoissance!

DORIMAN.

Vous me la témoignerez mieux, après que le Contrat sera signé: Entrons.

LISIDOR, *à Lisette.*

Suis-moi, Lisette! tu as contribué à mon bonheur, je veux faire le tien.

FORTUNÉ.

Il est tout fait, puisque je l'épouse.

LISETTE.

Ce que Monsieur y ajoutera, ne gâtera rien.

FORTUNÉ.

Plus de Comtesse au moins.

TIMANTONI.

Enfin per mon savoir faire, nos Amans sont satisfaits; je le souis aussi, ma tout lou monde l'est-il? Ce doute trouble ma joie, je n'ose l'approfondir, (*au Parterre.*) C'est à vous, *Carissimi Signori*, à m'éclaircir.

Fin du troisieme & dernier Acte.

